Tous pour un marabout pour tous

Horizons littéraires

à prix populaire marabout en vente partout

Aux antipodes

L'ironie du hasard qui dépose sur une table, dans le même courrier, "L'écrivain et son théâtre" (1), de Paul Toupin, et "Le cassé" (2), de Jacques Renaud ! Des mémoires et des réflexions d'auteur déjà chevronné, le premier cri d'un inconnu; l'expérience désabusée, un désespoir violent; la plus belle prose peut être de nos lettres, et la plus débridée de nos écritures; l'ultra-droite et l'infra-gauche; le détachement et l'engagement . . . et tant d'autres contrastes ! Une seule intention commune : le souci d'un style, surveillé et classique, chez l'un, chez l'autre percutant et naturaliste.

Paul Toupin jouit de la réputation méritée de compter parmi nos trois ou quatre maîtres du langage. De la famille spirituelle de Victor Barbeau, il a toujours établi la preuve de l'indissolubilité du fond et de a forme de la pensée. A ses yeux, l'incohérence des conceptions se trahit dans une certaine vulgarité d'expression, tout comme la raison souveraine se manifeste par un verbe exact et une noblesse de syntaxe. Son dernier ouvrage réunit des études et des remarques sur le théâtre au Canada et aux Etats-Unis. Dramaturge lui-même, Toupin est fort sévère à l'endroit des collègues de sa génération qui donnent dans le réalisme ou l'avant-gardisme à "retardement". Il refuse tout net son estime à ceux qui "réussissent" : Marcel Dubé, Félix Leclerc, Gratien Gélinas, Jacques Languirand . . . C'est évidemment pour d'autres raisons que leurs succès qu'il les juge infantiles. Que, par contre, il place très haut "La Voyagère" de Rina Lasnier, c'est justice. Son enthousiasme pour "Notre-Dame des Neiges", de Gustave Lamarche, persuadera moins. Toupin a le courage — lui le dramaturge peu ou mal joué — de se comparer à ceux qui ont conquis ou forcé les faveurs du grand public. Grand bourgeois d'éducation et de goûts, il n'a que faire des suffrages de la "canaille". Mais, après avoir lu ses confidences amères, on ne sait plus s'il est pur d'être trop isolé ou isolé d'être trop pur :

> **"Si l'on s'arrête à considérer ce qui s'écrit, se publie, se joue, la masse de notre théâtre est médiocre, si médiocre que c'est à croire que l'esprit nous effraie autant que la beauté nous répugne. Nous n'avons même pas l'excuse d'être naïfs. N'avons-nous pas perdu (ou retranché) de notre catholicisme sa qualité romaine, celle qui permet le discernement, l'évaluation? Une sorte de glissement s'est opéré, toujours, cela va de soi, encouragé par les pouvoirs publics, par quoi le petit, le faible, l'informe nous attirent et nous satisfont."**

Pas un instant, Toupin n'admet la possibilité d'un théâtre d'essai. Il répugne aux idées américaines sur l'"Instinct théâtre" et le "Temperamental theatre". Il a beau jeu d'y reconnaître les produits d'un chaos mental. Surtout cartésien, partisan de l'esthétique maurassienne, il craint tout ce qui sort du laboratoire surréaliste et freudien.

Le chapitre le plus intéressant de cet opuscule est peut-être celui qui s'intitule : Ecrire. Il servira à l'autobiographie définitive qui obsède déjà Toupin. C'est l'éveil de sa vocation littéraire. L'originalité de ces pages n'est pas due à des événements qui seraient exceptionnels : ici, encore une fois, c'est le récit de la traditionnelle (sic) incompréhension des clercs professeurs de littérature, de leurs soucis moralisants, toute l'anti-lyre, quoi !

> **"Il convient de noter que la formation spirituelle de mes maîtres les prévenait contre la littérature qu'ils n'avaient appris à concevoir que très romantiquement. L'expérience littéraire leur paraissait saturnale parce que la vie de la majorité des écrivains — ils jugeaient l'oeuvre par la vie — était bohème, c'est-à-dire, pleine de pous, de péchés, naturellement anticlericale, agnostique, basée sur le scandale".**

Toupin qui a embrassé — si l'on peut dire ! — "la carrière professorale, doit maintenant savoir que les plus avancés de nos "explicateurs" littéraires portent collet romain. Un parfum un peu passé se dégage de ces réminiscences, tout comme s'impose, de ces considérations actuelles, une impression de statisme. Toupin a beau nous dire qu'il préfère aux

> **"Petites oeuvres parfaites mais d'une perfection pétrifiée les grandes oeuvres imparfaites mais d'une imperfection aussi profonde et agitée que la mer."**

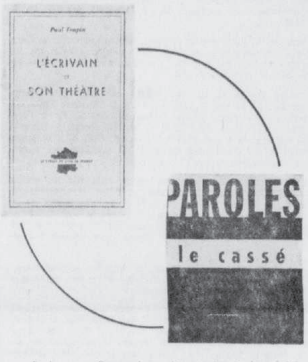
il ne nous convaincra guère. En tout cas, ses oeuvres à lui se classeraient moins malaisément dans la première catégorie. Il est hanté par la perfection formelle, ce qui ne va pas sans quelque préciosité. Il écrit avec application :

> **". . . à l'âge où Pascal s'instruisait à Pythagore . . ."**
> **" . . . et pour des mobiles autres que ceux de gloire et d'ambition . . ."**
> **" . . . la tragédie grecque qui, pour naître, fit taire les chants à Dionysios . . ."**

Le chant de Toupin est continu et il satisfait l'oreille la plus exigeante. Jugeant les mérites de son "Brutus", il les attribue à son TON. Il est dommage qu'il n'ait pas approfondi cette valeur du ton si proche de celle du style : il nous eût donné un autre exemple de la rigueur de son esprit, de sa hauteur aussi. De sa dureté ? Il n'y a pas de cuirasses sans défaut. L'orgueil de Toupin connaît ses limites qui sont bien humaines. Il avouera que la littérature sert de compensation et d'alibi.

•

Toupin ne manque sûrement pas de talent. Jacques Renaud en a-t-il ? Comment savoir ? Son "Cassé" est assurément un document psychologique et sociologique. Est-ce une oeuvre littéraire ? De graves critiques (Ethier — Blais, le Père Vachon) ont salué ce livre comme un événement. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est un symptôme. L'intention de Renaud est-elle de provoquer la terreur par le biais de l'étonnement et de la pitié ? Il exploite le "misérabilisme", école nouvelle chez nous, nonobstant Albert Laberge et Jean Narrache. Cette vogue et cette vague sont-elles promises à de longs déferlements ? Quoi qu'il en soit, cette épopée lamentable du "Cassé" est la délivrance d'un bref passé rendu long par le désespoir des perspectives bouchées.



Si Jacques Renaud ne dit pas toute la vérité, il exprime des vérités, de faits et celles-ci ne sont pas négligeables. Il s'agit ici autant d'un réquisitoire que d'une libération. Ti-Jean, le personnage principal, est chargé par son auteur de toutes les tares et de toutes les lâchetés. C'est une gouape qui de l'amour ne connaît guère que les sanies dans lesquelles il se vautre comme pour y chercher un désir absolu, la preuve d'un héroïsme de l'égout. Du Jean Genêt sans, hélas ! le génie verbal.

L'obscénité est systématique, et sa désinvolture est celle d'un adolescent floué. C'est l'apothéose du sexe honteux. Cette verdeur déjà flétrie révulsera les entrailles et le "bon goût" des sensibles. Mais ce qui blesse davantage c'est de voir la beauté du langage français violée, couverte de vomissures, traînée dans le ruisseau . . . Cette déformation a été accomplie avec acharnement. Il a fallu que l'auteur reprenne les mots pour les récrire à la "populacière", qu'il désaccorde les vocables pour les réduire à leur seule valeur phonique. Etrangement, cette volonté de scandaliser semble être dictée par une préciosité à rebours, si préciosité signifie intention d'être "rare", propre à un milieu, code réservé . . . A ce compte, Jacques Renaud — ou ses "rewriters" — écrit précieusement. Comment écrira-t-il ses autres livres ?

Et pourtant ces pages-là vous émeuvent en vous irritant. Elles vous brutalisent comme des "directs" à la mâchoire et au bas-ventre. Un mélange curieux de Dickens et de Céline. . . Une éruption sentimentale qui ne parvient pas finalement à vous convaincre que l'auteur est un vrai dur. Ici et là, quelques échappées de poésie tendre, de fleur bleue qui éclipse un moment l'odeur du purin.

Clément LOCKQUELL, c.c.

(1) Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1964
(2) Parti-pris, Montréal, 1964

Rina Lasnier

"Nous vivons à une époque de transition qui apporte inévitablement une certaine confusion dans la pensée moderne. Il est donc nécessaire d'attendre une force d'esprit et une puissante maturité pour vivre dans ce monde. Ceux qui écrivent ont donc avantage à conquérir cette maturité plutôt que d'exprimer la passion et la violence".

Rina Lasnier vient de recevoir le Prix Camille-Roy pour l'ensemble de son oeuvre. Depuis vingt ans, Rina Lasnier à la fois femme du monde et solitaire, ne cesse de recevoir des louanges pour son oeuvre. Clément Lockwell disait d'elle : "Rina Lasnier compte parmi nos plus grands poètes". Gilles Marcotte écrivait : "L'oeuvre de Mlle Lasnier présente cette originalité, au Canada français, de "accommoder sans révolte explicite, du catholicisme traditionnel: d'y faire son lit, d'y trouver même ses libertés. Si la révole n'apparaît pas, elle est remplacée par un très dur combat, aux sources mêmes de la vie, qui est le caractère principal de la poésie de Rina Lasnier". Pour sa part, François Hertel écrivait lui-même à la poétesse : "Je crois que nous nous rejoignons par une sorte de pitié viscérale vis-à-vis des êtres. Vous n'êtes pas capable de haine, pas plus que moi. Vous êtes un être positif. Il y en a tant de négatifs".

ABSOLU

Rina Lasnier, qui est profondément mystique, ne cherche pas cependant à anesthésier ses lecteurs. Dans l'ensemble de son oeuvre, il y a une recherche intense et vraiment palpitante de l'Absolu, "de yeux dégager dans mon oeuvre ce regard vers la transcendance. Au lieu de descendre vers la matière, j'en sors pour remonter de toutes mes forces vers l'Absolu". La poétesse ajoute : "Je ne suis pas angoissée. J'ai mes inquiétudes et mes doutes comme tout être normal, mais ce qui doit primer dans ma vie, c'est la sincérité".

FRAICHEUR ET NOBLESSE

"Les empirés roulent sous la rotule d'un seul conquérant — les soleils trébuchent de leurs clivages. Et l'homme, parmi les bêtes, n'est-il pas le dernier-venu à l'exultation — mais par la lyre, la rose sait son odeur, et le nénuphar, le pur suppens des sens..." (Les Gisants, p. 31)

Rina Lasnier possède une noblesse d'âme qui convainc. Elle nous fait découvrir le sens de la vie, simplement en déployant les forces de la nature, la beauté de ce qui nous entoure. Elle place l'homme en face de lui-même, libéré de tout complexe, comme devant un miroir.

"Je descendrai jusque sous la malemer où la nuit jouxte la nuit — jusqu'au creuset où la mer forme elle-même son malheur . . . sous cette amnésique nuit de la malemer qui ne se souvient plus de l'étreinte de la terre". (Extrait des Mémoires sans jours "La Malemer")

La grande poétesse française Marie Noël écrivait un jour à Rina Lasnier : "Puisse l'Esprit qui vous inspire vous livantaze au cours de cette luminer chaque jour daannée nouvelle. Pour moi la journée est finie. J'en suis avec peine au "grappillage", cette vendange du pauvre après que "vendanges sont faites".

Par son langage poétique Rina Lasnier participe aux transformations du monde, elle vit avec plénitude tout ce qui touche l'homme.

ITINERAIRE

Le chemin que s'est tracé Rina Lasnier est différent de celui qu'ont suivi d'autres poètes. Ele ne reflète pas de noir pessimisme, mais, au contraire, apporte de la santé, une virilité, une assurance qui n'excluent pas la tendresse, mais qui ne s'arrêtent pas devant une vision idyllique de la vie. Les vers et les strophes de Rina Lasnier sont d'une passion riche et haute. Rina Lasnier appartient à une race sensible et passionnée. Même lorsque nous lisons ses poèmes d'inspiration biblique, nous découvrons toute la grandeur de la création, d'une façon si simple et tellement lyrique, que c'est presque impossible d'oser le moindre doute sur l'existence d'un Etre suprême.

LA FIN...

Il serait facile de discuter longuement sur l'oeuvre de Rina Lasnier. Il est plus important encore de lire ses ouvrages. Rina Lasnier comme Alain Grandbois, Saint - John Perse et Anne Hébert, se fait connaître par ses poèmes, reflet d'une pensée puriste et libre de tout souci matériel.

L'oeuvre de la poétesse peut se définir comme un vol d'oiseaux sauvages sans cesse à la recherche de nouveaux horizons.

> "Lorsque j'aural largué
> [les voiles et coupé
> [les amarres,
> Lorsque je quitteral
> [le môle...
> Je ne veux ni pleurs
> [ni sanglots.
> Mais douce comme
> [l'effleurement de
> [la dernière mouette
> La bénédiction d'un
> [coeur par moi nourri
> [d'un grain d'azur..."
> (Lorsque je mourrai.
> Images et Proses)

Gaston L'HEUREUX

Notes de lecture

Muse Buse Ruse

"Intensite" (1) : c'est le titre d'un recueil de poèmes d'Alphonse Gagnon paru récemment aux Editions du Jour.

Intensité . . . Intensité de quoi, au juste ? Certainement pas des poèmes faciles, rimailleurs et banaux qu'on y trouve tel cet éloge à André Laurendeau, en alexandrins s'il-vous-plaît, qui rappelle les écrits commandés rédigés sur les bancs de l'école, ou encore cet hymne "A ma muse", où le dictionnaire des rimes en "use" y passe pour donner un résultat tellement quelconque. Pourtant Gagnon a de bons moments : "Geisha, montre-moi tes visages". "Aujourhui j'ai vingt ans et . . .", mais ce n'est pas suffisant pour faire oublier tout le reste, y compris les trop nombreuses mauvaises parodies, qui vont de Léo Ferré à Baudelaire en passant par L.-F. Céline. Un livre à ne pas offrir en cadeau. Même donné, il est de trop dans une bibliothèque.

D'Alphonse Gagnon aussi : "Une lune de trop" (2), un titre original pour un livre qui se veut original. C'est un voyage autour du monde, qui, annonce l'auteur, ne s'inspire pas des guides de voyage. Peu de guides de voyage en effet s'attarderaient toute une page sur les problèmes de soutien-gorge d'une Line Renaud qui n'est plus ce qu'elle était, ou sur le pourboire demandé par un jeune guide égyptien pour faire visiter les Pyramides. C'est avant tout un journal personnel, contenant des anecdotes trop limitées pour intéresser tous les lecteurs. Cependant les récits sont courts, et contenaient quelque chose d'original au départ. Mais on reste indifférent devant la dysenterie bénigne dont le voyageur est affligé, ou par le fait qu'il a vu "Adorable Julia" en Israël. Comme le dit si bien l'auteur au cours de ses récits : "Quand on écrit pour soi, on ne d'coit que soi".

PAULE TURGEON

(1) Editions du Jour, Montréal, 1964
(2) Editions du Jour, Montréal, 1964

Livres reçus

CHABERT DE COGOLIN ET L'EXPEDITION DE LOUISBOURG, par Roland Lamontagne. Aux Editions Leméac de Montréal.

HARRY FERGUSON, par Norman Wymer, Editions Belle-Humeur. Desclée de Brouwer. La vie du célèbre fabricant de tracteur, racontée aux enfants. Photographies et illustrations.

LA DAME A LA TURQUOISE, par Nicole Chantal, Editions Belle-Humeur, Desclée de Brouwer. Roman d'aventures pour les 8 à 12 ans.

LUMIERE SUR KERLIVIT, par Michel Renouard, Editions Belle - Humeur, Desclée de Brouwer. Roman d'aventures pour la jeunesse.

ZIBOU ET COUCOU, par Yves Thériault, aux Editions Leméac de Montréal. Album pour la jeunesse.

La "poésie" d'un cerveau électronique

Les Editions du Jour viennent de publier sous le titre LA MACHINE A ECRIRE (1) un recueil de vers, ou plutôt une suite de phrases qui est l'oeuvre à la fois **automatique** et **originale** d'un cerveau électronique. Comment a-t-il fait ? "C'est fort simple", répond M. Jean Baudot, le père de ce merveilleux monstre. "Il suffit d'**enseigner** à la machine quelques règles de grammaire, de syntaxe, de forme et de construction de phrases, ainsi qu'un certain vocabulaire de base et de la laisser agir". Faut-il s'émerveiller ou s'offusquer de cette réalisation ?

Pour ma part, je trouve l'expérience passionnante. J'applaudis et je m'interroge. Un robot peut-il déployer autant d'imagination et d'audace qu'un homme ? L'ignorantie exactitude scientifique aurait-elle trouvé la chaleur et la lumière d'un coeur ? Le hasard et l'accident ne sont-ils pas, au-delà ou en-deçà de l'expérience et de la conscience humaines, nos meilleurs maîtres ? Dans quelle mesure une littérature électronique serait-elle acceptable ?

Valéry, qui ne croyait qu'au travail lucide et patient et qui préférait ne pas être l'auteur de tel ou tel beau vers plutôt que de l'avoir écrit **inconsciemment**, en serait scandalisé. Paul Eluard, par contre, qui croyait que la beauté est dans tout et que tout peut être beau, s'en serait étonné. Plus près de nous, Alfred Desrochers accepte cette expérience, Félix Leclerc non. Qui a raison ? Qui a tort ?

Admettre que cet ordinateur ne comprend pas ce qu'il écrit, qu'il ne peut pas s'engager, qu'il ne peut pas développer de thèmes ni se créer un univers cohérent et personnel, etc., c'est en tracer du même coup les limites. C'est dire aussi que les oeuvres de la nature, pas plus du reste que celles de ce cerveau, ne sont des oeuvres d'art, mais elles peuvent être également belles, elles peuvent nous inspirer et nous enrichir de la même façon. On ne peut pas leur en demander davantage. Au reste, si la nature et ce cerveau **trouvent**, c'est un hasard et, comme Picasso et comme les surréalistes dans leurs exercices d'écriture automatique et comme les tachistes dans leur peinture gestuelle, **sans chercher**. La conscience viendra juger, plus tard, ce que l'instinct a par hasard produit.

"L'automne et le champ transportent quelquefois une couronne". "L'enfant et une maison pensent sous l'averse". "La terre maniera la racine". "Le lion n'enseignera pas". "Le bois paresseux pleure", "L'abeille fumera dans la course soyeuse", ces phrases — composées au surplus d'après un vocabulaire initial bien pauvre et pas follement poétique (630 mots extraits d'un manuel de quatrième année élémentaire) — peuvent tout autant émerveiller et agrandir l'homme que "Les cadavres exquis boiront le vin nouveau", que le plus beau coucher de soleil, le plus beau vers de Racine, le plus beau geste du semeur ou le plus beau cri d'une bête.

Tout **evènement**, qu'il relève de l'homme, de l'animal, de la nature ou de l'électronique, n'est beau et durable que dans une conscience. Plus encore, la beauté que l'homme peut y trouver n'est-ce pas celle justement qu'il y apporte lui-même ? On ne découvre que ce qu'on porte déjà en soi.

Gatien LAPOINTE

(1) Textes d'un cerveau électronique mis sur pied par M. Jean Baudot du Centre de Calcul de l'Université de Montréal, et commentés par quelques écrivains et artistes.

VILLE DE MONTREAL

"GRAND PRIX LITTERAIRE DE LA VILLE DE MONTREAL"

L'ouvrage primé doit être édité au Canada;

Dans le cas de coédition, l'édition étrangère devra aussi porter le nom du coéditeur canadien;

Le prix est donné à l'auteur d'une oeuvre littéraire publiée au cours de l'année précédente (roman, nouvelle, poésie, essai, histoire, etc.) L'auteur devra: soit être né dans l'île de Montréal, soit avoir résidé dans l'île de Montréal depuis au moins un an avant la parution de l'ouvrage primé;

Le prix à décerner consistera dans le versement à l'auteur de l'ouvrage primé d'une somme de $3,000.00, et le Conseil des Arts paiera en plus le coût de traduction en français ou en anglais, selon le cas;

Le Conseil des Arts formera un jury de gens de lettres et suggérera au Conseil municipal la formation du jury du Grand Prix;

Ce prix ne pourra être décerné aux membres du Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal ni aux membres du Conseil municipal de Montréal et des autres municipalités de l'île de Montréal;

Un ouvrage déjà primé dans un autre concours n'est pas admissible;

Tous les ouvrages doivent parvenir au Secrétariat du Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal avant le 5 janvier 1965, date limite pour l'inscription.

Les renseignements et bulletins d'inscription peuvent être obtenus à l'adresse sous-mentionnée:

Conseil des Arts de la région métropolitaine de Montréal

Edifice Jacques-Viger
815, rue Berri, suite 112 (Montréal)
Tél.: 866-4114 et 872-2074